

## ACTE I

*On entend une sonnerie de clairon qui indique la fin du rassemblement (« rompez les rangs ») et qui est suivie d'un certain brouhaha. La porte s'ouvre. Samin entre, seul. Il est fourbu. Il dégrafe ses équipements et laisse tomber son battle-dress à terre, avant de s'effondrer sur son lit en poussant un énorme soupir. Puis, sa respiration se régularise et l'on comprend qu'il s'endort.*

*Un brouhaha plus fort et plus proche permet de comprendre aussi que d'autres soldats arrivent. La porte s'ouvre brusquement et quatre hommes entrent, dont l'arrivée va évidemment réveiller Samin. Tous lui lancent leurs bérets afin de le tirer de sa torpeur.*

**DOUPIAC.** — Alors, Samin, toujours le premier à roupiller!

**SAMIN.** — Arrêtez, les mecs. J'étais en train de prendre de l'avance pour ce soir.

**HANOTEAU.** — Tu es un grand dormeur, Samin, un très grand dormeur...

**SAMIN.** — Je vais t'expliquer. Quand je dors, j'ai l'impression que je suis civil. Plus je dors, et moins je suis militaire...

**PORTINET.** — Tu veux dire que, plus la guerre va durer, plus tu dormiras et moins tu seras militaire...

**RISOLIER.** — En tout cas, moi, je suis crevé. J'en peux plus.

*Tout en parlant, les hommes, visiblement épuisés, vont au fur et à mesure s'effondrer sur leurs lits en détachant leurs vareuses, leurs chaussures, leurs sacs, etc. Deux d'entre eux allument une cigarette.*

**PORTINET.** — Ils commencent à nous les gonfler, avec leurs marches forcées. On en a déjà fait avant...

**DOUPIAC.** — Ouais, mais on a fait six minutes de moins que la 2<sup>e</sup> section; et, en plus, on avait du vent...

**RISOLIER.** — Ça nous fait une belle jambe.

**HANOTEAU.** — Ça nous fait surtout de beaux mollets; moi, je ne sens plus les miens.

**DOUPIAC, ironique.** — Remarquez, on aurait pu faire encore une minute de moins si y en avait pas certains qui avaient un peu traîné... Je ne vise personne...

**HANOTEAU, un peu précieux.** — Mon cher Doupiac, j'ai l'impression, à la fois confuse et obsédante, que tu es en train de parler de moi...

**SAMIN, le singeant.** — Mon cher Hanoteau, tu as deviné. Il parle de toi. Avoue que tu t'es pas trop foulé. On aurait dit que tu faisais une balade dans la campagne. Hein, Portinet ?

**PORTINET.** — C'est vrai, tu portais ton flingue comme une canne à pêche.

**HANOTEAU.** — Messieurs, c'est vrai : je n'allais pas réellement bon train, et je vais vous dire pourquoi. Je me ménageais pour ce soir. Et pourquoi je me menageais pour ce soir ? Parce que, ce soir, j'ai un petit rancart en ville.

**DOUPIAC.** – Les gars, Hanoteau va tirer son coup ce soir.

**RISOLIER.** – Il va nous dire qu’il ne tire pas son coup mais qu’il fait l’amour.

**DOUPIAC.** – Arrête, Risolier ; il va au cul, c’est tout.

**HANOTEAU.** – Très distingué, Doupiac ; tu me rappelleras de ne surtout pas t’inviter à mon prochain thé chez la marquise.

**PORTINET.** – Je propose un petit tournoi de billard, au foyer, après la soupe...

**DOUPIAC.** – Non, viens ; on va en ville...

**PORTINET.** – Non, pas ce soir ; j’ai plus un rond jusqu’à la paye. Je suis complètement raide.

**DOUPIAC.** – Moi aussi, je suis raide. C’est pour ça que je vais aller voir les putes. Qui c’est qui vient avec moi ?

**PORTINET.** – Non, merci ; vraiment.

**DOUPIAC.** – Allez, Portinet, viens aux putes. Ta femme le saura pas.

**PORTINET.** – C’est pas la question. Ma femme me suffit, justement.

**DOUPIAC.** – Dis donc, Portinet, t’es bien plombier dans le civil ?

**PORTINET.** – Ben, oui, je suis plombier-chauffagiste.

**DOUPIAC.** – Alors, t’as pas peur que ta femme prenne la fuite ? (*Il rit lourdement.*)

**HANOTEAU.** – N’oublie pas de me rappeler, pour la marquise...

**PORTINET.** – Il est trop marrant... Samin, tu viens faire un billard après la soupe ?

**SAMIN.** – Non, vieux, après la soupe, je dors.

**RISOLIER.** – Fais gaffe, tu dors trop.

**SAMIN.** – Non, je vous l'ai déjà dit : pour moi, chaque heure de sommeil est une heure de vie civile.

**RISOLIER.** – Une bonne guerre. Y a rien de tel pour bien se reposer. Je vais prendre une douche et j'irai faire un billard avec toi, Portinet. (*Il se lève mais ses courbatures le ralentissent.*) Oh, la vache ! Je peux plus arquer. Mes muscles, on dirait du bois.

**PORTINET.** – Moi aussi, j'ai mal partout.

**HANOTEAU.** – Je vous avais dit qu'il fallait doser les efforts.

**DOUPIAC.** – T'es marrant, toi. Y a quand même les gradés qui gueulent.

**SAMIN, ironique.** – Et puis, c'est vachement important de faire une minute de moins que les autres...

**PORTINET.** – A la prochaine marche, je fous pas une seule pierre dans mon sac. Je fous du papier à la place. Je bourre de papier.

**SAMIN.** – Je te signale que, dans l'autre section, il y a un type qui s'est fait piquer comme tu dis, avec du papier dans son sac, au lieu des pierres.

**DOUPIAC.** – Bon dieu, il va le sentir passer. Je crois que le pitaine va pas aimer. Il va pas aimer du tout.

**PORTINET.** – Il lui a déjà fait savoir. Ce soir, déjà, il couche au petit-château.

**RISOLIER.** – Et comment il s’est fait gauler ?

**PORTINET.** – Ben, c’est le cabot-chef qui a remarqué...

**HANOTEAU.** – Bien entendu, notre cabot-chef à nous,  
il ne nous aurait jamais fait un coup pareil, bien sûr.

**SAMIN.** – Tu sais, on ne fait pas toujours ce qu’on veut.  
Y a les copains, puis y a les ordres...

**DOUPIAC.** – Le cabot-chef, il a pas intérêt à retrouver  
le type quand ils seront en zone d’opération. Les  
balles perdues, c’est pas ce qui manque...

**RISOLIER.** – Arrête ; c’est des histoires. Y a pas un mec  
qui oserait faire ça.

**DOUPIAC.** – Demande à Lautret s’il a pas un peu peur,  
de temps en temps, si c’est pas pour ça qu’il est  
plutôt sympa avec nous.

**PORTINET.** – Lui, de toute façon, il a trois gosses. Il  
reste à l’arrière. D’ailleurs, ce n’est pas normal,  
avec trois gosses, qu’on l’ait rappelé.

**DOUPIAC.** – Affirmatif : avec trois gosses, il travaille  
déjà pas mal pour la patrie.

**RISOLIER.** – D’ailleurs, il est où, le cabot-chef ? Il devrait  
être là. Pourquoi il est pas remonté avec nous ?

**HANOTEAU.** – Il a été appelé au bureau du capitaine  
juste au moment où on revenait de la marche, après  
le magasin d’armes.

**DOUPIAC.** – Bon, alors, il doit être en train de fayoter  
avec le pitaine.

**SAMIN.** – Tu peux parler, toi, comme fayot...

*La porte s'ouvre. Le caporal-chef Lautret entre et se plaque à côté de la porte.*

**LAUTRET.** — Garde-à-vous !

*Ils se figent tous au garde-à-vous après s'être relevés. Le silence est total. Le capitaine entre, dans une tenue impeccable, pistolet à la ceinture. Il se campe sur ses jambes écartées, les mains sur les hanches ; il reste dans cette position plusieurs secondes avant de parler.*

**CAPITAINE.** — Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? (*Personne ne bouge ni ne parle ; puis, il commence à arpenter lentement la pièce en examinant chacun des soldats. Il commence en grommelant mais sa voix va très rapidement devenir très forte.*) Qu'est-ce que c'est que cette pétaudière ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Vous avez vu votre allure ? Vous êtes fatigués ? Et c'est quoi, cette coupe de cheveux ? (*Personne n'ose répondre, à nouveau.*) Et vous, vous ne vous êtes pas rasé depuis quand ? Et vous, tenez-vous droit ! Alors quoi ? Une petite marche de sept kilomètres, ça vous fatigue à ce point-là ? Mais vous êtes des gonzesses ma parole ! Et quand vous les aurez aux fesses, les autres salopards, vous croyez que vous aurez le temps de vous reposer ? Je suis où, ici ? Dans un centre d'instruction régimentaire ou dans un pensionnat de jeunes filles ? Caporal-chef ?

**LAUTRET,** *parlant très fort, comme les militaires.* — MON CAPITAINE ?

**CAPITAINE.** — Vous allez noter que ces demoiselles sont toutes punies de quatre jours de prison dont un jour de cellule.

**LAUTRET,** *idem.* — QUEL MOTIF, MON CAPITAINE ?